

Lettre de Berthe Malvina Lévy à Émile Zola datée du 18 avril 1898

Auteur(s) : Lévy, Berthe Malvina

Transcription

Texte de la lettre
223 Allegheny Avenue,
Allegheny Pa. (Philadelphia)
U.S.A.

Le 18 avril 1898.

Cher Maître !

Vous ne ressemblez en rien aux autres mortels, vous êtes si bon, si juste, si grand, ni magnanime !

Voici des semaines que comme on dit notre beau pays de France la main me pique pour vous entretenir de toutes les bonnes choses que je pense de vous, elles sont si nombreuses que je ne vous les dévoilerai pas toutes.

J'ai suivi avec le plus vif intérêt votre procès et chaque matin en déjeunant, je lisais les journaux d'ici qui donnaient un assez bon compte-rendu des événements qui se produisent à Paris, je vous disais que je pleurais chaque fois, non seulement en pensant à l'honorable cause que vous défendiez si courageusement, mais surtout aux souffrances morales qui vous accablaient, vous le meilleur des hommes, me croiriez-vous ? Du matin au soir vous étiez et sur nos lèvres et dans nos cœurs.

Je suis Française de cœur et de naissance, mes parents aussi sont vos compatriotes, et résident dans la coquette Nany que vous connaissez sans doute, je suis juive, vous vous en doutiez n'est-ce pas ? Et savez-vous que nous sommes de vieilles connaissances ? C'est que nous vous adorons tous à la maison du plus grand au plus petit, il y a quelques années vous écrivîtes à ma sœur Jeanne une de ces charmantes lettres qu'on conserve toujours et qui vous rend heureux toute la vie. J'étais jeune encore et combien je l'enviais d'avoir de si belles lignes de notre grand poète et écrivain dont j'aimais tant lire les livres dont on me permettait la lecture ; je suis à présent une vieille fille de 24 ans en Amérique depuis quatre années instruisant de gentilles petites Américaines vos amies.

Figurez-vous que dans toutes les lettres que je reçois de mes parents ce ne sont que louanges du grand homme, d'un bout à l'autre. Dans sa dernière missive mère me dit qu'en apprenant la nouvelle par notre Rabbini de votre acquittement, papa a pleuré à chaudes larmes, ces larmes étaient précieuses et vous pouvez vous sentir flatté, je n'ai vu pleurer mon père qu'une seule fois dans sa vie.

Je vous félicite bien sincèrement, je suis si heureuse qu'on vous ait laissé votre liberté et j'espère que le nouveau jugement dont on parle aboutira aux mêmes résultats.

Mon cher Monsieur Zola vous m'écrirez n'est-ce pas ne fût-ce que deux mots à moi

toute seule, je sais que je ne suis pas la seule à vous importuner ainsi en vous demandant une si grande faveur, mais vous êtes si gentil et si aimable, et puis je suis certaine que personne ne vous aime autant que moi, j'aime tout en vous, vous et vos œuvres qui sont imbues de cette belle vérité.

Les journaux d'ici disent que vous avez l'intention de venir en Amérique donner une série de conférences, vous viendrez n'est-ce pas, j'aimerais tant vous voir. Je crois que nous serions de bons amis, vous m'en voulez n'est-ce pas d'être si franche et de mettre à nu mes pensées les plus intimes, comment puis-je aspirer moi pauvre petite institutrice, en tout votre inférieure, à devenir votre amie ? Pourtant ce serait si bon de vous confier quelques petits secrets et de vous faire lire quelques pages de mon journal, vous ne rirez pas, n'est-ce pas ?

Grand Maître, je ne vivrai qu'à moitié jusqu'au jour où je lirai votre belle écriture. Vous avez dit que vous n'aimiez ni ne détestiez pas les Israélites, et que ce n'était que pour l'amour de la Vérité que vous aviez si vaillamment défendu ce pauvre Dreyfus ! Aimez-nous donc un peu, nous vous aimons tant tous !

Tenez-vous à connaître la bavarde ?

Je vous baise la main en signe de respect et d'affection.

Signature : « votre petite adoratrice
Berthe Malvina Lévy

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

6 Fichier(s)

Les mots clés

[amie](#), [amour](#), [Dreyfus](#), [institutrice](#), [juif](#), [voyage aux USA](#).

Relations

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Citer cette page

Lévy, Berthe Malvina, Lettre de Berthe Malvina Lévy à Émile Zola datée du 18 avril 1898, 1898-04-18

Centre d'Étude sur Zola et le Naturalisme & Institut des textes et manuscrits modernes, CNRS-ENS ; projet EMAN (CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle).

Consulté le 25/02/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/CorrespondanceZola/items/show/6495>

Copier

Présentation

GenreCorrespondance

Date d'envoi[1898-04-18](#)

Adresse223 Allegheny Pa. U. S. A.

Description & Analyse

DescriptionAdmiration et déclaration d'amour pour Zola, demande une lettre de réponse, souhaite qu'il vienne aux U. S. A.

Notesnon

Information générales

Langue[Français](#)

CoteAME 1898_04-18-02 LEF.29.Levy.18041898.Nany

Éléments codicologiques Lettre originale, sans enveloppe, papier rose, deux feuilles pliées en deux, six pages utilisées.

SourceCollection famille Émile-Zola

Informations éditoriales

Éditeur de la ficheCentre d'Étude sur Zola et le Naturalisme & Institut des textes et manuscrits modernes, CNRS-ENS ; projet EMAN (CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle).

Mentions légales

- Fiche : Centre d'Études sur Zola et le Naturalisme & Institut des textes et manuscrits modernes, CNRS-ENS ; projet EMAN (CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR).
- Image : Document reproduit avec l'aimable autorisation des ayants droit d'Émile Zola. Toute reproduction du document est interdite sans autorisation des ayants droit. Les demandes peuvent se faire à l'aide du formulaire de contact.

Contributeur(s)Cantiran, Élise

Notice créée par [Richard Walter](#) Notice créée le 06/11/2018 Dernière modification le 21/08/2020

Etats Unis

223 Allegheny Avenue

Allegheny Pa.

U. S. A.

Le 18 Avril 1898.

Cher Maître !

Vous ne ressemblez en rien aux autres mortels, vous êtes si bon, si juste, si grand, si magnanime !

Voici des semaines que (comme on dit dans notre beau pays de France) la main me pique pour vous entretenir de toutes les bonnes choses que je pense de vous, et elles sont si nombreuses, que je ne vous les dévoilerai pas toutes. J'ai suivi avec le plus vif intérêt votre

proiés et chaque matin en defeünant
je lisais les journaux d'ici qui donnaient
un assez bon compte-rendu des événements
qui se passaient à Paris, si je vous
disais que je pleurais chaque fois, non
seulement en pensant à la noble cause
que vous défendiez si courageusement,
mais surtout aux souffrances morales
qui vous accablaient, vous le meilleur
des hommes, me croiriez-vous? Du
matin au soir vous étiez et sur nos
lèvres et dans nos cœurs.

Je suis Française de cœur et de naissance,
mes parents aussi sont vos compatriotes
et résident dans la coquette Elanzy
que vous connaissez sans doute, je suis
juive, vous vous en doutiez n'est-ce pas?
et savez-vous que nous sommes de vieilles
connaissances? C'est que nous nous ado-
rons tous à la maison du plus grand au

plus petit, il y a quelques années vous
m'avez écrite à ma sœur Jeanne une de ces
charmantes lettres qu'on conserve toujours,
et qui vous rend heureuse toute la vie.
J'étais jeune alors, et combien je l'enviais
d'avoir de si belles lignes de notre grand
poète et écrivain dont j'aimais tant
lire les livres dont on me permettait
la lecture; je suis à présent une vieille fille
de 24 ans, en Amérique depuis quatre
années, instruisant de gentilles petites Amé-
ricaines, vos amies.

Figurez-vous que dans toutes les lettres
que je reçois de mes parents, ce ne
sont que louanges du grand homme, l'un
bout à l'autre. Dans sa dernière
même mère me dit qu'en apprenant
la nouvelle (par notre Rabbim) de votre
acquiescement, papa a pleuré à chaudes larmes.

ces larmes étaient précieuses et vous pour-
rez vous sentir flatté, je n'ai vu pleurer
mon père qu'une seule fois dans sa vie.
Je vous félicite bien sincèrement, je suis
si heureuse qu'on vous ait laissé votre
liberté et j'espère que le nouveau juge-
ment d'ant en parle aboutira aux mêmes
résultats.

Mon cher Monsieur Zola vous m'avez écrit
n'est-ce pas, ne fût-ce que deux mots
à moi toute seule, je sais que je ne
suis pas la seule à vous importuner
ainsi en vous demandant une si grande
faveur, mais vous êtes si gentil et si
aimable, et puis je suis certaine que
personne ne vous aime autant que moi,
j'aime tout en vous, vous et vos œuvres
qui sont imbuës de cette belle vérité.
Les journaux d'ici disent que vous avez
l'intention de venir en Amérique donner
une série de conférences, vous viendrez

n'est-ce pas, j'aimerais tant vous voir,
je crois que nous serions de bons amis,
vous m'en valez n'est-ce pas d'être
si franche et de mettre à nu mes pen-
sées les plus intimes, comment puis-je
aspirer moi pauvre petite institutrice,
en tant votre inférieure, à devenir
votre amie? Pourtout ce serait si
bon de vous confier quelques petits
secrets et de vous faire lire quelques
pages de mon journal, vous ne risiez
pas n'est-ce pas?

Grand Maître je ne vivrai qu'à
moitié jusqu'au jour où je lirai
votre belle écriture.

Vous avez dit que vous n'aimiez
ni ne détestiez pas les Israélites

et que ce n''était que pour l'amour
de la Vérité que vous avez si
vaillamment défendu ce pauvre Dreyfus!
Aimez-nous donc un peu, nous vous
aimons tant tous!

Tenez-vous à connaître la Bavarde?
si oui elle vous enverra son effigie.
Je vous baise la main en signe de
respect et d'affection.

Votre petite adoratrice

Berthe Malvina Lévy

de Nany.